

LES ITALIENS AVANCENT ENCORE SUR LE PLATEAU DE BAINSIZZA

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.478. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Mardi
28
AOUT
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^o des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
« PIERRE LAFITTE, FONDATEUR »

NOS SUCCÈS SE DÉVELOPPENT DEVANT VERDUN



SOUS LA CONDUITE DE CAVALIERS, UNE LONGUE COLONNE DE PRISONNIERS ALLEMANDS EST DIRIGÉE VERS L'ARRIÈRE



NOS TROUPES SUR LA PENTE EST DE LA CÔTE DU TALOU RECONQUISE, DONT NOS OBUS N'ONT PAS LAISSÉ INTACT UN SEUL MÈTRE CARRÉ. En dépit de la résistance acharnée des Allemands, nos troupes remportent chaque jour, devant Verdun, de nouveaux et brillants succès. Sur la rive droite de la Meuse, où, il y a une semaine, nous nous emparons de la côte du Talou, les 42^e et 165^e divisions que commande le général Passaga viennent d'enlever les défenses de l'ennemi entre la ferme Mormont et le bois Le Chaume. Refoulant les contre-attaques allemandes qui tentaient de nous rejeter des lisières sud de Beaumont, elles ont fait plus de 1.000 prisonniers.

Ayuntamiento de Madrid

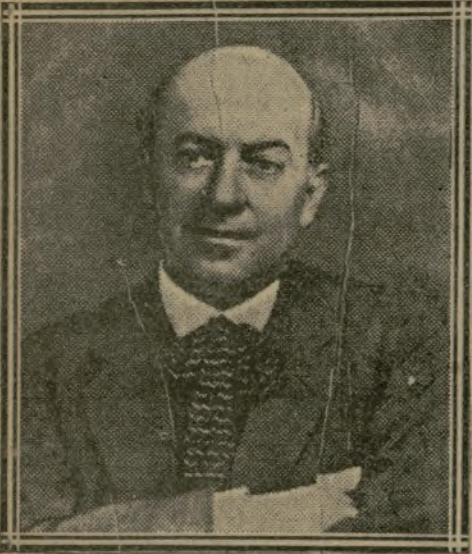
28 AOUT 1916 — 28 AOUT 1917

IL Y A EXACTEMENT UN AN AUJOURD'HUI QUE LA ROUMANIE EST ENTRÉE EN GUERRE

Le 28 août 1916, la Roumanie entra en guerre. A l'occasion de l'anniversaire de cet événement, nous avons demandé à M. Cincinat Pavelesco de bien vouloir résumer ses impressions pour les lecteurs d'Excelsior.

M. Pavelesco, en effet, fut l'un des témoins les plus immédiats du drame roumain. Il a vécu, à côté de la famille royale, dont il était l'un des familiers, les heures enthousiastes de la déclaration de guerre et les minutes tragiques de l'invasion. Ajoutons que M. Cincinat Pavelesco, président de la Société des Gens de Lettres de Bucarest, est un des écrivains roumains les plus justement réputés.

Le 28 août !... Cette date est pour moi pleine de souvenirs. Il y a un an, jour pour jour, je me trouvais à Sinaia, au grand casino, au milieu des musiques, des fleurs et des femmes. Les restaurants, les salles de jeux regorgeaient de monde élégant. Au théâtre, on applaudissait une pièce française. Sou-



M. CINCINAT PAVELESCO

dain, vers dix heures, les lumières s'éteignent doucement, les sonneries de trompettes se font entendre dans les profondeurs du parc, la foule se précipite. Qu'y avait-il ?...

La Roumanie venait d'entrer en guerre aux côtés des Alliés. A ce moment, les troupes roumaines passaient la frontière sur neuf points différents.

Il se passa alors une scène poignante, dans ce public de viveurs, de grands seigneurs, d'officiers et de bourgeois. Dans l'obscurité, à la lueur tremblotante de bougies, furent apportés, au centre de la grande salle, les étendards français et roumains, et les hymnes nationaux, chantés à pleine voix, retentirent dans la nuit. Puis, hommes et femmes, se prenant par la main, dansèrent la hora nationale, tandis que les musiques tziganes et les artistes du théâtre français jouaient sans arrêt la Marseillaise. Au-dessus de cette foule en délire patriotique, les aéroplanes ennemis décrivirent des cercles menaçants...

Trois mois s'étaient écoulés depuis cette nuit, trois mois de lutte désespérée au delà des Carpathes, où nos héroïques soldats, sous la direction de l'éminent chef d'état-major général Ilesco, avaient lutté avec leur seule baïonnette contre la formidable artillerie allemande, massée contre nous.

Le général Vaitoiano, qui, avec le colonel français Marie, défendait la vallée de la Prahova, centre des puits de pétrole, venait de déclarer à la reine : — Nous garantissons à Votre Majesté que Sinaia est imprenable.

Au bout de deux mois de résistance, Sinaia ne tomba que parce que Bucarest avait cédé.

C'est fut alors que je fus le témoin d'actes héroïques de notre admirable reine, Sa Majesté Marie.

Ce même casino dont j'évoquais tout à l'heure la vie brillante et fastueuse était transformé en un vaste hôpital, dont la reine, aidée par la princesse Ghika, était l'âme. Toujours en route, infatigable, accompagnée des princesses Elisabeth et Marie, elle ne cessait de porter secours, consolations et encouragements, de Bucarest à Jassy, et de Craiova à Braïla. Pendant ce temps, la résidence royale de Sinaia était bombardée et détruite comme tous les châteaux et villas de cette contrée adorable où, dans ces dernières années, une vie intellectuelle et mondaine se manifestait avec intensité. Toute la population roumaine, confiante dans la bravoure de

ses troupes et dans l'appui qu'elle attendait de ses alliés, donnait à ce moment le plus bel exemple de courage et de sang-froid. Personne n'avait voulu quitter le pays ; tous attendaient, avec un inaltérable espoir, l'issue de la grande bataille qui se livrait du Danube aux Carpathes.

Tout à coup, une nouvelle foudroyante se répandit : Bucarest est pris !

Personne ne voulait y croire, mais hélas ! trois divisions bulgares, que l'on imaginait contenues par les Russes, avaient passé le Danube à Oltenita et menaçaient ainsi les derrières de notre armée ; le même jour, toutes les positions infranchissables des Carpathes devaient être évacuées. C'était la fin !

Un souvenir personnel de l'épouvantable retraite. Mon ami l'éminent homme d'Etat Take Jonesco, qui fut avec M. Bratiano le champion de l'entrée de la Roumanie dans la guerre, m'avait chargé d'aller chercher dans sa magnifique villa de Sinaia des documents importants.

Pendant que, sous le bombardement de deux avions allemands, j'emballais en hâte les papiers en question, une bombe tombe dans la cour, faisant exploser une nuée de shrapnells, qui pénètrent dans l'intérieur des pièces.

Douze de ces shrapnells, emportés par moi avec les dossiers, peuvent servir de presse-papier à M. Take Jonesco.

Hélas ! c'est tout ce qui lui reste de sa villa !

L'invasion allemande fut cependant immobilisée sur le Sereth.

Depuis un an, l'ennemi, malgré tous ses efforts, n'a pu réussir à franchir cette ligne. Derrière ce rempart, sous l'impulsion de centaines d'officiers français commandés par le général Berthelot, notre vaillante armée, si éprouvée mais non abattue, s'est reconstituée.

Aujourd'hui, on peut se rendre compte, par ce qu'elle a fait, de ce qu'aurait pu être son œuvre si... si, comme le télégraphiait récemment Sa Majesté le roi de Roumanie à M. Poincaré, des circonstances douloureuses n'avaient contrarié tout ce qu'on pouvait attendre de la vaillance de nos troupes et de l'excellence des plans franco-roumains.

Mais l'avenir nous reste, malgré tout...

Cincinat PAVELESCO.

Un télégramme de M. Lloyd George

LONDRES, 27 août. — Le télégramme suivant a été adressé par le premier ministre au premier ministre de Roumanie :

A l'occasion de l'anniversaire de l'entrée en guerre de la Roumanie, je désire vous exprimer, au nom du gouvernement britannique, notre admiration cordiale pour le courage héroïque manifesté par le peuple roumain pendant une année d'épreuves exceptionnelles.

En se déclarant contre les puissances centrales, la Roumanie s'est ralliée à la cause de la liberté contre l'autocratie et à celle du droit contre la force. On ne peut que se réjouir d'une telle conduite quel que soit le retard de la victoire finale.

La renaissance de son armée et la résistance acharnée qu'elle oppose en ce moment à l'ennemi, dans des conditions de difficultés exceptionnelles, sont un exemple magnifique de la force qu'un peuple libre peut puiser dans l'amour de la liberté.

C'est également la preuve de la résolution qui anime toutes les armées alliées de poursuivre la guerre jusqu'à l'obtention d'une victoire dont je n'ai jamais douté.

M. Ribot sera interpellé sur les buts de guerre

M. Lemery, député de la Martinique, a déposé hier une demande d'interpellation sur « les mesures que le gouvernement compte prendre, d'accord avec les Alliés, pour assurer une conduite rationnelle de la guerre et sur la nécessité d'apporter au pays une définition claire de la victoire et de la paix. »

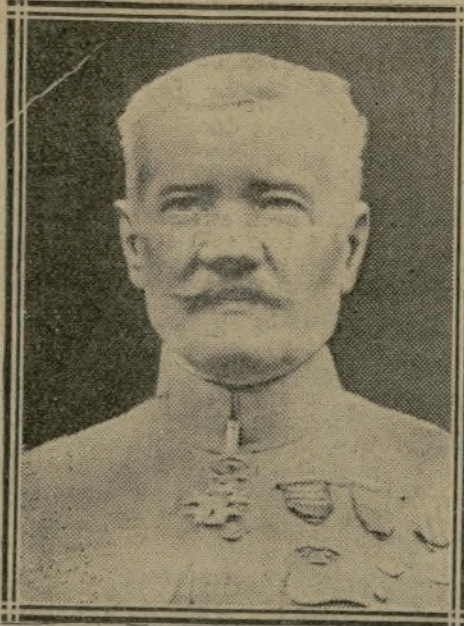
Les puissances centrales vont répondre au pape dans quelques jours

AMSTERDAM, 27 août. — Suivant un télégramme de Vienne à la Gazette du Weser, on pourrait s'attendre dans quelques jours à une réponse des puissances centrales à la proposition du pape.

EN VAIN LES ALLEMANDS CONTRE-ATTAQUENT

Nous conservons tout le terrain gagné devant Beaumont. L'opération de dimanche nous a valu 1.100 prisonniers.

L'ennemi réagit avec plus de vigueur sur la rive droite de la Meuse que sur la rive gauche. Une nouvelle contre-attaque a été prononcée, au cours de la nuit dernière, sur les positions que nous



GÉNÉRAL PASSAGA

commandant les 42^e et 163^e divisions d'infanterie, qui, continuant à se couvrir de gloire, ont réalisé vers Beaumont la belle avance que nous signalions hier.

occupons à la lisière sud du village de Beaumont. Elle est venue se briser sous nos feux, et notre ligne a été intégralement maintenue. Le nombre des prisonniers que nous avons faits dans cette région dépasse 1.100 : c'est la preuve que les retranchements étaient fortement occupés, et que l'ordre avait été donné de les défendre jusqu'à la dernière extrémité.

En perdant Beaumont, les Allemands se verraient délogés de la dernière ligne de hauteurs qu'ils possèdent encore au nord de Verdun, depuis la cote 345, près de la ferme d'Anglemont, jusqu'à la cote 351, au sud-est du bois de la Waville. Cette ligne se trouve à douze kilomètres de Verdun, et est dominée elle-même par le fort de Douaumont, qui s'élève à 388 mètres. Elle ne donne donc pas de vues directes sur la place. Mais si nous nous y établissons, ce sera à notre tour de tenir l'ennemi sous notre feu, dans la dépression où passe la route de Damvillers et où il avait établi de nombreux cantonnements. Tel est sans doute le motif de sa résistance, qui n'est parvenue sur aucun point à enrayer notre progression.

Les Allemands ont d'autre part tenté au nord de l'Aisne une série d'attaques de diversion, depuis la ferme Moisy, à l'est de Vauxaillon, jusqu'au monument d'Hurtebise. Malgré des bombardements très vifs et l'emploi de détachements d'assaut, ces attaques ont été partout brisées avant d'avoir pu atteindre nos lignes. — J. V.

La pression allemande sur le front de Riga

Le « Bureau de la Presse russe » nous communique la note suivante :

« Sur le front de Riga, l'activité des Allemands s'est encore accrue. »

« Les troupes russes ont évacué le territoire malgré eux qui borde la mer et se sont repliés sur Schlok. »

« Les Allemands ont entrepris la poursuite des éléments russes et tenté de leur couper la retraite ; mais ils échouèrent partout. »

« Les Russes ont occupé une excellente ligne de défense, sur laquelle ils ont résisté à une attaque, le 21 août, grâce à la vigoureuse action de leur artillerie. »

« Au sud-ouest du lac Babit et dans la région de Keckan, ils ont également repoussé des tentatives ennemies appuyées par une préparation d'artillerie qui dura quatre heures. »

« Le 22, les Allemands ont lancé plus de 1.000 obus dans la région d'Olay. »

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE

Rue de Rivoli, 53, PARIS PIGIER

Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

LES ITALIENS CONTINUENT A PROGRESSER SUR LE PLATEAU DE BAINSIZZA

L'ennemi leur oppose une résistance désespérée, mais voit ses lignes enfoncées sur plusieurs points. — Près de la côte, nos alliés débordent l'Hermada.

Les Autrichiens ont tenté d'arrêter la progression menaçante de la deuxième armée italienne sur le plateau de Bainsizza par d'assez vives contre-attaques, qui ont été brisées et ont laissé 500 prisonniers de plus aux mains de nos alliés. Les positions conquises, depuis Auzza jusqu'au mont Santo, débordent par le nord le mont San Gabriele, dernier réduit de la défense ennemie entre les secteurs de Plava et de Gorizia. Il ne semble pas que les Autrichiens soient en état d'y opposer une longue résistance.

Le dégagement de Gorizia n'est pas le seul avantage que procurera aux Italiens leur victoire à l'est de Plava. Depuis la côte jusqu'aux montagnes qui bordent la vallée de l'Isonzo, et appartiennent au massif des Alpes Juliennes, toutes les positions se commandent réciproquement, du sud au nord, comme les degrés d'un vaste escalier, car elles passent de l'altitude moyenne de 300 mètres, dans l'Hermada, à celle de 450 mètres, dans le Carso septentrional, de 600 mètres, autour du mont Santo, de 800 mètres à l'est de Bainsizza.

La route la plus directe vers Trieste est celle de la côte. Elle est barrée par l'Hermada. Le massif de l'Hermada ne peut être attaqué avec succès que par une armée maîtresse du Carso septentrional. La possession du Carso septentrional a pour condition celle des montagnes qui s'élèvent plus au nord. De plus, la conquête de ces montagnes ouvrirait à nos alliés une autre route vers Trieste, celle qui se détache de Gorizia vers l'est et va tourner à Reichenberg.

Trieste reste donc l'objectif de l'opération entreprise par les Italiens. Mais, pour y parvenir, une vaste manœuvre par le nord est nécessaire. Cette manœuvre, très judicieusement conçue, a obtenu jusqu'ici le succès le plus complet. Le bruit de la prise de l'Hermada, qui s'est répandu hier à Rome, est sans doute prématuré. Mais l'événement ne peut manquer de se produire, si la suite des opérations répond à leur heureux début. C'est pourquoi sans doute le commandement autrichien, qui jusqu'ici soutenait contre toute évidence qu'il



n'avait subi aucun échec, a cru devoir préparer l'opinion au coup qui la menace en avouant par euphémisme que « sur l'Isonzo les troupes ont été retirées vers des positions plus favorables. »

Jean VILLARS.

Comment les troupes italiennes ont traversé l'Isonzo

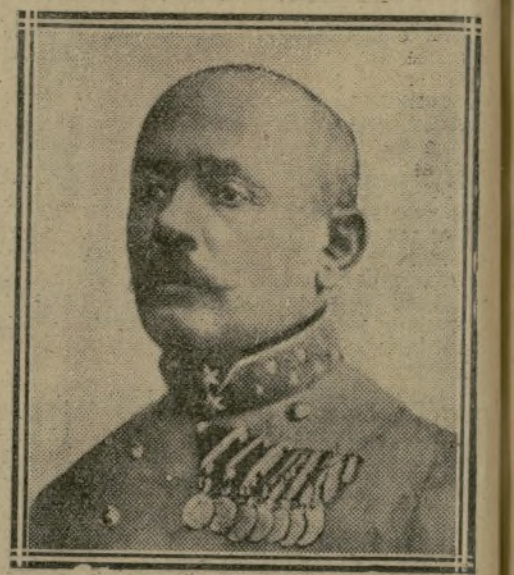
M. Luigi Barzini, correspondant du Corriere della Sera sur le front italien, a tracé le tableau suivant du passage de l'Isonzo par les troupes :

« Par les chemins escarpés, tortueux, cachés dans les rocs, les troupes descendaient en silence. Pas une voix. A peine un bruit de pas sur le sol dur et un cliquetis d'armes. Les soldats s'amassaient sur la rive. La nuit était là et l'on ne voyait pas les étoiles ; partout la fumée grise. L'autre rive de l'Isonzo était cachée dans la tourmente de feu. Le bombardement continuait et allongeait de plus en plus son tir. Et l'on vivait dans une atmosphère d'incendie. L'éruption ardente couvrait de son fracas le bruit des

pointonniers ; même les montagnes semblaient évanouies. Et les hommes en attente, taciturnes et immobiles, formaient de vastes masses noires. »

« Soudain la fumée se trouva de charles crépusculaires : nos projecteurs fendaient les ténèbres et allongeaient leurs tentacules raides sur les montagnes ennemies, dont les pentes nous apparaissaient brusquement, imprécises, nébuleuses, spectrales, chargées d'ombres étranges. Rien ne saurait décrire le mystère et la solennité de cette nuit invraisemblable. L'on vivait hébété, isolé dans un prodigieux cataclysme. »

« Des ordres passaient à mi-voix, de soldat à soldat. De temps en temps une voix murmurait : « As-tu les grenades ? — Les

LE GÉNÉRAL BOROEVIC qui commande les forces autrichiennes opposées à la 2^e armée italienne.

« voici », répondait-on. Une rafale passait. Le bombardement avait des alternances de paroxysme et de silence. Les canons, maintenant, balayaient les crêtes. »

« Les barques ! Où sont-elles ? Cachées au large, dans l'ombre... Elles font un bruit énorme. Les Autrichiens entendent-ils ? Pas un signe de vie sur l'autre rive. On entend le gargouillement de l'eau travaillée par les rames ; mais l'obscurité est sans limite. Les pointonniers avancent. Les voiles, ils s'éloignent. Ce sont des minutes éternelles. Tous écoutent. L'ennemi se tait. Et le trajet continue. Les voiles déjà au milieu du fleuve ; le pont s'édifie avec une lenteur redoutable et sûre... Mais comment l'ennemi n'entend-il pas le bruit de tout ce travail ? »

« Il a entendu. Un rayon éblouissant s'élance à gauche ; puis un autre à droite. Le fleuve s'enflamme de reflets ; mais le regard ne peut y pénétrer. Les Autrichiens ne voient rien. Le travail continue ; les ponts avancent, avancent, tandis que s'allonge la ligne des barques. On atteint enfin l'autre rive. Les projecteurs autrichiens cherchent toujours... »

« Et voici que nos bataillons passent. Les braves pointonniers ont ouvert la voie de la victoire. Ils sont tous du Padouan, une région de ponts : « Rappelez-vous, leur » avait dit le général, que c'est chez vous que César prit ses pontonniers pour traverser le Rhin ; que c'est chez vous que Napoléon prit les siens pour traverser le Danube... Vous serez dignes de vos aïeux ! »

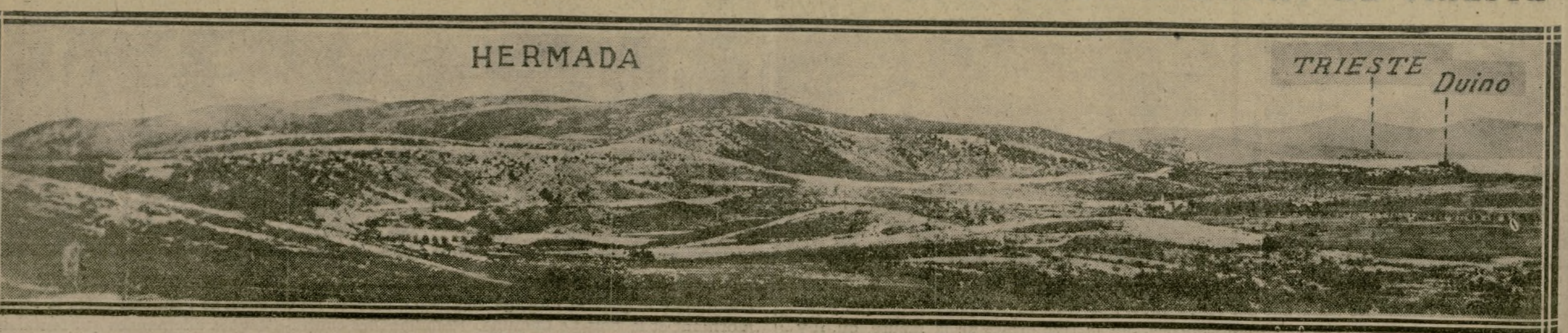
« Et nous ferons les ponts sur l'Isonzo ! » avaient répondu les pontonniers enthousiasmés. En une heure, tant de travail... Jamais l'on n'a jeté des ponts aussi rapidement en face de l'ennemi. »

« Mais le passage des troupes ne pouvait échapper aux Autrichiens. A leurs leurs blanches ont succédé des leurs vertes qui sont le signal d'alarme, puis des leurs rouges, qui signifient : Artillerie à l'aide ! Une grêle de mitraille et de coups de fusil. Mais le feu est mal dirigé en cet opaque voile de fumée. Et à l'aube, les bataillons montent à l'assaut. »

« Toute la première ligne est tombée d'un coup. L'assaut continue, lent et plein de patience audace, dans la tempête... »

Le roi d'Italie

UN DES THÉÂTRES DE L'OFFENSIVE ITALIENNE : LE DERNIER REMPART DE TRIESTE



VUE PANORAMIQUE DE L'HERMADA ET DU GOLFE DE TRIESTE

Ayuntamiento de Madrid

LE RÉCIT D'ARISTIDE

PAR
A. LARISSON

Pendant la journée qui suivit son sauvetage, Aristide Plissonnière fut au plus mal. Le docteur craignait une syncope cardiaque. Notre pauvre ami était extrêmement faible, il paraissait nous reconnaître à peine. Ne l'avions-nous recueilli sur la dernière épreuve du *Dieu-Merci* que pour le voir mourir entre nos bras ? Vers le soir, pourtant, il parut mieux et put prendre une demi-tasse de bouillon. A minuit, la fringale le prit : ce fut atroce. Il avalait, avec une voracité nerveuse, d'heure en heure, le quart d'œuf ou la demi-pomme de terre bouillie permis par le médecin, et, le reste du temps, nous injurait en réclamant à manger.

Enfin, il s'endormit d'un sommeil profond. Il est sauvé ! nous dit le docteur. Nous le laissons à la garde d'un infirmier et fûmes nous coucher. Le lendemain matin, allant aux nouvelles, je trouvai sa chambre vide. Inquiet, je montai sur le pont et fus presque bousculé par le maître d'hôtel suisse, qui courait de tous côtés, en proie à la plus vive agitation.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.
— Ah ! monsieur ! bredouilla le pauvre homme, je ne sais que faire ! Le commandant du *Dieu-Merci* est venu au fumoir ; il est avec Sa Seigneurie, et demande un vin blanc gommé. Sa Seigneurie a ordonné qu'on prépare cela sur-le-champ et Elle s'impatiente. J'ai du vin blanc, mais pas de sirop de gomme !...

Heureusement, le docteur survint, à la recherche, lui aussi, d'Aristide. Il s'enquit, ordonna une drogue qui imiterait à s'y méprendre le sirop de gomme, et, ensemble, nous pénétrâmes dans le fumoir. Aristide, languissamment étendu dans un fauteuil de cuir, nous salua de sa main maigre, flottante comme une écharpe. Lord Hurricane, en face de lui, l'adju-rait :

— Ne parlez pas, commandant ! Vous vous fatiguez. A quoi bon ? Je me figurerai que vous étiez taciturne !

— Je le suis ! répondit Aristide, d'une voix lointaine. Je le suis avec passion, avec délices !... Je ne me reposerai que quand je pourrai me taire. Jusque-là je serai tourmenté par l'obligation de faire le récit que je vous dois... J'en aurai la force... Oui, avec un peu de vin blanc gommé, j'en viendrai à bout... Après je serai tranquille.

Justement, le maître d'hôtel apportait sur un plateau de quoi composer ce célèbre breuvage matinal, réputé entre tous pour éclaircir les idées des brumes de la nuit, rafraîchir les nerfs et donner des forces pour les travaux de la journée. Aristide, d'abord, lampa un grand gobelet, en emplit un autre d'une main encore tremblante de faiblesse et, regail-lardi, commença ainsi. Je ne change à son récit que le nom du port de départ du *Dieu-Merci*, non seulement pour ne chagriner personne, mais parce que les naufragés sont toujours amers et souvent injustes pour ceux qui auraient pu les protéger. Brounce est donc un nom imaginaire.

— J'étais avec mon vieux *Dieu-Merci* à Brounce, où j'avais chargé une cargaison de pianos pour la Russie. Ces pianos, en réalité, étaient des caisses à bouteilles de cognac. Il y en avait pour plusieurs millions, au prix où ça se vend en Russie depuis la prohibition de l'alcool. Aussi, l'assureur me dit : « J'ai des relations à Paris au ministère ; j'ai télégraphié et j'ai la réponse : vous serez escorté par un dirigeable et deux hydravions ; le parc ne dépend pas du préfet, mais seulement du ministre qui a donné l'ordre : il vous suffit de vous entendre avec ces messieurs. » Ces messieurs, tout le monde les connaît à Brounce : ils parcourent la ville dans une 40 chevaux, que le cirque Raincy lui-même trouverait trop compromettante et ne craignent pas de la lancer pour faire les cent mètres qui séparent le restaurant du café et les petits kilomètres qui séparent le café du tennis. J'allai les attendre au restaurant, mais le patron me dit : « Si c'est pour affaire de service, il vaut mieux pas : ces messieurs sont furieux quand on les dérange ici, comme s'il n'y avait jamais personne à leur bureau. »

Il ajouta :
— Trouvez-les au tennis. C'est encore là qu'on les voit le plus facilement. » A quatre heures j'y étais, mais c'était trop tard. Ces messieurs, pour ne pas jouer avec les jeunes filles qui jouent mal, arrivent de bonne heure. Je me gardai bien de troubler la partie sérieuse et forcée — mais je tremblais ; l'heure de l'apéritif approchait ; si je la laissais passer tout était perdu. Enfin, je pus saisir le commandant du centre, entre la grille du tennis et l'auto déjà trépidante. C'était un homme encore jeune, très décoré. Il me fit bon accueil.
— Diable ! dit-il à mes premiers mots, convoier un cargo ! Nous ne sommes pas

(1) Voir Excelsior des 30 mai, 13, 19, 26 juin, 3, 10, 17, 23, 31 juillet, 7, 14 et 21 août.

Le Droit à la Vie
s'acquiert avec des
Pilules Pink

LES COURS

— La duchesse de Marlborough a été reçue par S. M. la reine Alexandra, à Marlborough House.

INFORMATIONS

— L'état de santé de M. Gervais, sénateur de la Seine, est toujours très grave.
— Lady Kelly Vincent, lady Hadfield et lady Wallace viennent d'arriver à Paris.
— A Vichy, sont en ce moment : Comtesse L. du Tailhès, Mme de Kermingant, Mrs Armstrong, M. et Mme Charles Camberfort, M. et Mme de Silva Guimaraes, Mme et Mlle Moure, M. Nicolas Salvago, comte et comtesse de Bourbon-Lignières, M. G. Wins, etc., etc.
— La comtesse Jean de La Rochefoucauld et lady Michelham viennent d'arriver à Dieppe.

CITATIONS

— A l'ordre de l'armée vient d'être cité : Le capitaine d'état-major d'artillerie François-Marie-Joseph de Villedé de Faule : « Pendant les opérations sur l'Aisne de mai en juillet 1917, a, par son action personnelle et ses reconnaissances exécutées sur le terrain des attaques, organisé et assuré en toutes circonstances les ravitaillements en munitions de l'artillerie de campagne et de l'artillerie lourde. »

— M. Michel Dufaur de Gavardie, petit-fils de l'ancien sénateur des Landes, fils du capitaine Edouard de Gavardie, tombé au champ d'honneur au début de la guerre, très grièvement blessé, a été cité pour la troisième fois à l'ordre de l'armée et nommé chevalier de la Légion d'honneur. Ce jeune officier n'a que dix-huit ans.

NAISSANCES

— Mme René Puau, femme de notre distingué confrère, vient de mettre au monde un fils : Frédéric-Alfred.
— Mme de Rénazé, née Pauffin de Saint-Morel, vient de mettre au monde une fille appelée Monique.
— Mme André Fortado, née Samyn, a donné le jour à un fils : Jean-Antoine.
— Mme Maurice de Wendel, née des Montiers-Mérinville, femme du maître de forges, sous-lieutenant d'artillerie, est mère d'une fille.
— Mme Jacques Saint-Marc a mis au monde une fille : Monique.

MARIAGES

— Le mariage du capitaine François de Bardies-Montfay, fils du baron de Bardies-Montfay et de la baronne, née de Gélès d'Elst, avec Mlle Sabina de Verbigier de Saint-Paul, fille du baron de Verbigier de Saint-Paul, chef d'escadron d'artillerie, et de la baronne, née Bruzard, vient d'être célébré au château de Poudelay (Ariège). Le Souverain Pontife avait envoyé sa bénédiction aux jeunes époux.

— Nous apprenons le mariage de Mlle Jeanne-Juliette Katz, fille du conseiller à la Cour d'appel de Paris, avec M. André Pierre-Akar, associé d'agent de change.

DEUILS

— En l'église métropolitaine de Tours, ont été célébrés les obsèques de Mlle Jacqueline Hay de Slade, décédée à l'âge de vingt-deux ans. La défunte était la sœur du lieutenant Hay de Slade, pilote aviateur, et la nièce de M. Hay de Slade, du comte H. de Nantoy, commandant de spahis, du vicomte J. de Nantoy, sous-lieutenant de chasseurs à pied, du vicomte X. de Nantoy, automobiliste au 20^e corps, et du vicomte Alfred de Kerdel.

Nous apprenons la mort :
De M. Charles Sainte-Claire Deville, lieutenant aviateur, tombé glorieusement au cours d'un combat aérien. Il était le neveu du général Sainte-Claire Deville ;
Du Révérend Ernest Warburton Shurtleff, pasteur de l'église américaine du Quartier Latin, décédé à Dinard, âgé de cinquante-quatre ans ;
De M. Georges Bomel, frère de Mme Tristan Bernard, qui a succombé aux suites d'une longue maladie ;
De Mlle Jeanne Lambert, fille de feu M. Emile Lambert, ancien directeur général de charbonnages, en Belgique ;
Du vicomte Grant du Souche, décédé au château du Souche. Il avait épousé Mlle de Gallery de La Servière et était le beau-frère du R. P. de Gallery de La Servière, de M. Henry de Gallery de La Servière, de M. et Mme Pierre Lamy de La Chapelle, du commandant et de la vicomtesse de Rivièreux de Varax.

BIENFAISANCE
— L'Enfant du Soldat, fondé en 1914 par le comte Fleury, une des œuvres les plus utiles, les plus fécondes en résultats qu'ait fait naître la guerre, envoie secours et paquets renouvelés aux combattants des provinces envahies, aux prisonniers sans famille, et donne aide constante à plus de trois mille enfants pauvres, dont près de cinq cents orphelins. Plus de 100.000 francs d'objets ont été ainsi distribués.

A l'orée de l'automne, il faut renouveler les stocks de marchandises ; du front, des faubourgs, les demandes arrivent sans cesse. C'est donc faire œuvre humanitaire que d'apporter son aide aux enfants de nos glorieux soldats.

Toute offrande en argent, tout don en nature sont reçus avec reconnaissance au siège social, 26, rue Jacob, ou chez le comte Fleury, président, 13, rue Bonaparte.

Préface d'adresser les vœux de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 1 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

LAIT CONDENSÉ
FARINE LACTÉE
NESTLÉ
En Vente chez les Pharmaciens, Epiciers, Herboristes
LA MARQUE PRÉFÉRÉE

DANS un de ses récents discours, M. Michaëlis, le nouveau chancelier allemand, a fait grand état de certaines ambitions des adversaires de l'Allemagne, ambitions qu'il se prétend en mesure, affirme-t-il, de révéler de la façon la plus certaine. La France, selon lui, souhaite non seulement la restitution de l'Alsace-Lorraine, mais la constitution d'un Etat tampon sur la rive gauche du Rhin. Elle se réserverait également la Syrie, tandis que la Palestine serait internationalisée. La Russie désirerait conserver une partie de ses conquêtes d'Asie-Mineure ou tout au moins la création d'un Etat arménien soustrait à la domination de la Turquie. L'Arabie formerait un Etat indépendant auquel s'intéresserait particulièrement l'Angleterre. Etc., etc.

Et je suppose que les vertueux membres du Parlement allemand ont poussé des « hou ! hou ! » d'indignation scandalisée... M. Michaëlis se moque agréablement du monde, ou, du moins, veut s'en moquer.

Je ne sais pas où il a été chercher ses renseignements. Ils sont faux ou ils sont fondés. Mais, même s'ils étaient fondés, je ne vois pas ce que ces désirs des Alliés pourraient avoir de choquant.

Eh quoi ! Voici une puissance — l'Allemagne — qui envahit la Belgique au mépris d'un traité solennel au bas duquel se trouve la signature d'un des ancêtres de Guillaume II ! Voici une autre puissance — la Turquie — qui, dès le début de la guerre, se livre pieds et poings liés à l'Allemagne ! Et les Alliés ne songeraient à prendre des précautions contre ces deux puissances, ne tâcheraient pas de préciser d'avance les moyens de mettre hors d'état de nuire à l'avenir le pays qui a déchaîné sur le monde entier l'horrible guerre dont il souffre, et qui fait profession de s'asseoir dédaigneusement sur les conventions les plus solennelles ? Mais si les diplomates de l'Entente n'avaient point pensé à prendre ces élémentaires précautions, il faudrait les pendre ! Ils ont fait, à part ça, bien assez de bêtises ! L'acharnement avec lequel ils se sont mis les poings sur les yeux pour ne pas voir la décision de la Turquie, de la Bulgarie et du roi de Grèce de se joindre à l'Allemagne a quelque chose de touchant ! — pour qu'on ne leur reproche pas des négociations qui eussent été, si elles ont eu lieu, de leur devoir strict.

Comme cela tombe sous le sens, ce n'est pas encore comme ça que M. Michaëlis arrivera à brouiller les Alliés entre eux, ce qui est évidemment son dessin.

Pierre MILLE.

La nouvelle injure

Il est défendu d'appeler quel'un Raspoutine.

Ainsi en a décidé le tribunal correctionnel de Marvejols (Corrèze), qui a condamné à 25 francs d'amende un ouvrier d'usine qui, au cours d'une discussion avec un contre-maître, lui avait lancé ce mot :

— Il y a longtemps qu'on vous connaît : vous êtes le Raspoutine de l'usine.

On objectera peut-être que c'est illogique, M. Clemenceau ayant employé le même terme à l'égard d'un haut fonctionnaire qui, loin de le faire condamner à 25 francs d'amende, a préféré donner sa démission. D'abord, M. Clemenceau est sénateur et, à ce titre, couvert par l'immunité parlementaire. Et puis le haut fonctionnaire en question, qui est un homme d'esprit, a peut-être bien estimé, somme toute, que l'apostrophe de « Raspoutine » n'est pas si injurieuse que cela !

L'heureux vandalisme

Quand ils évacuèrent Pargny, dans la Somme, les Allemands laissaient dans le cimetière le monument que voici. Un beau monument, comme on peut s'en rendre compte, massif, rectiligne, du dernier goût munichois, et qui attestait que huit divisions allemandes avaient perdu en cet endroit leurs soldats. Un chevalier armé, étroit jusqu'à la ceinture par deux blocs de pierre, symbolisait la force allemande.

Sur le socle en escalier, l'inscription suivante :
Wanderer, neig in Bescheidenheit dein Haupt vor dem Tod und Tapferkeit.

C'est-à-dire : Voyageur, incline respectueusement la tête devant la mort et la vaillance.

Mais, quelques jours après, un obus voya-



LE CHEVALIER DÉCAPITÉ

geant par là s'inclina si près qu'il fracassa la tête du chevalier allemand.

Etait-ce un obus allemand ? C'est peu probable. Les obus allemands ne détruisent que ce qui est beau.

Attention au bec de gaz !

C'est une nouvelle qui intéressera les automobilistes : le réverbère placé sur le refuge des tramways situé boulevard Saint-Germain, devant le numéro 254, à l'angle de la rue de Villersexel, est de nouveau debout. Une équipe de travailleurs municipaux l'a remplacé hier, sur le coup de deux heures de l'après-midi.

Combien de fois cela fait-il depuis la guerre ? avons-nous demandé à celui qui dirigeait les travaux.

Vingt-deux ou vingt-trois, nous fut-il répondu avec un sourire.

Evidemment ce brave homme exagérait. Les habitants du quartier se souviennent pourtant d'avoir vu le réverbère par terre une bonne demi-douzaine de fois. La nuit, il n'est pas éclairé, le boulevard Saint-Germain l'est peu. Et les autos vont vite...

Il n'est pas le seul, d'ailleurs, à subir ce sort. En moins de quinze jours, des travailleurs municipaux, les mêmes peut-être, ont remplacé de la sorte les deux réverbères situés à l'angle du pont Royal et du quai des Tuileries, et sur le refuge des tramways qui se trouve à l'angle de la place et du pont de la Concorde.

Et cela nous suggère une réflexion :

Puisque ces becs de gaz, dont c'est pourtant la destination d'être éclairés, ne le sont pas et ne sont ainsi d'aucune utilité, pourquoi, lorsqu'ils sont renversés, ne pas attendre pour les remplacer la fin des hostilités et le retour à l'éclairage normal ?

Nous ne pensons pas que les automobilistes — pour qui le petit jeu de les renverser n'est pas sans danger — puissent se plaindre de leur absence, pas plus que les contribuables parisiens qui soldent les frais de la casse.

Chacun son métier

A Verdun, alors qu'il organisait la résistance, le général Pétain donnait l'exemple de la simplicité.

Ni insigne, ni escorte : un simple capitaine n'aurait pas eu une tenue plus sobre. Certain jour, après la visite d'une tranchée des deuxième lignes, il voulut gagner celles des premières.

Quelques marches creusées dans la paroi lestement gravies, il heurte un soldat qui, assis à terre et tournant le dos au créneau, paraît absorbé par un travail important.

— Laissez-moi donc passer, dit le général. — Eh ! vieux, répliqua l'homme sans changer de position, tu es bien pressé d'aller plus loin ! Va, tu auras toujours le temps de monter sur le billard. Aujourd'hui on y donne un rude coup de torchon.

L'accent provençal indique le pays d'origine du soldat :

— Tu es certainement du Midi ? demanda Pétain, amusé.

— Oui, vieux, et du vrai, alors...

— Alors, assez... dérange-toi ; mais au fait, que fais-tu ?

— Je répare le fil du téléphone qu'ils ont cassé ; c'est un peu mon métier de civil Et toi ?

— Moi, je commande un corps d'armée ! Du coup, l'homme, comme projeté debout, s'écarta, esquissa un salut, balbutia des excuses.

De quoi, de quoi ? plaisanta Pétain. Chacun son métier, mon brave.

Et tandis qu'il s'éloignait à grandes enjambées, le général, que rien n'étonne longtemps, murmura :

— Ça, c'est vrai !

Le cocher étrangleur

Ce cocher de fiacre, dont l'espèce est d'ailleurs fort rare, mérite, pour l'exemple, une sévère leçon.

Un de nos confrères de l'*Homme Enchaîné* lui avait fait signe, mais l'automédon s'était refusé à le conduire, la direction ne lui agréant pas. Nous savons, en effet, qu'aujourd'hui les clients doivent aller là où on veut bien les conduire.

Notre confrère insistant, le cocher consentit à démarrer, mais, au bout de cinquante mètres, mit le cap sur une direction opposée. Le voyageur protesta. Le cocher descendit alors de son siège, le frappa au visage de son fouet, puis voulut l'étrangler. Cette scène eut fort heureusement des témoins et son dénouement eut lieu au commissariat, où les papiers de l'irascible cocher furent retenus.

« Une plainte a été déposée contre lui, dit l'*Homme Enchaîné*, et assurance lui a été donnée que ses exploits sur la voie publique ne se renouveleront pas de si tôt. »

Le contraire serait regrettable.

Paraitre !

A Clermont-Ferrand, la brigade mobile vient d'arrêter un officier qui se donnait pour le capitaine aviateur Guynemer. Après la petite étourdise qui voulait passer pour Mlle Provost, l'imposteur qui se donne pour l'as des as !

Au fait, cette manie d'enfler démesurément sa personnalité, d'emprunter même celle d'un autre, n'est-elle pas une maladie du temps ? Tel avocat stagiaire ne se croit-il pas « éminent maître » ; tel folliculaire, « écrivain de talent » ; tel politicien obscur, « homme d'Etat d'avenir » ; tel petit épicier, « commerçant notable » ?

Soyons plus modestes ! Et faisons en sorte d'estimer assez notre propre personnalité pour nous contenter d'être simplement ce que nous sommes.

LE PONT DES ARTS

Frédéric de Gentz (1764-1832), un des principaux artisans du Congrès de Vienne, était le confident de Metternich. M. Adrien Robinet de Cléry, dans *Un Diplômé d'il y a cent ans*, évoque la figure de ce personnage, qui nous fut redoutable.

M. Fortunat Strowsky a fait une préface et M. E. Sinoir une notice au carnet de route d'Alfred Joubaire, publié sous ce titre : *Pour la France*. Ce sont des pages vécutées et émouvantes.

LE VEILLEUR.

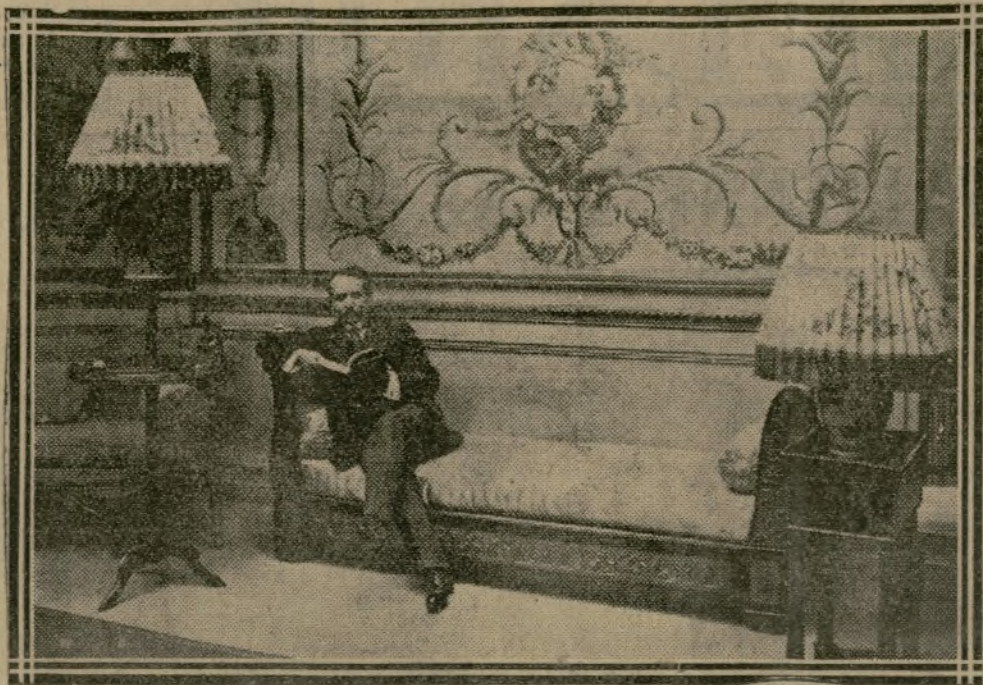
LE LENDEMAIN MATIN

par Gibson



La note à payer, yuntamiento de Madrid (Life.)

LES LIVRES



M. ABEL HERMANT CHEZ LUI

LA VIE A PARIS. UNE ANNÉE DE GUERRE : 1916, par Abel Hermant.

Je battraï, humblement et publiquement, ma coupe. Chaque été, au temps que Jules Claretie écrivait, à la Notre-Dame d'août, avec les raisins et les cantaloups, paraissait, sur le marché littéraire, une nouvelle Vie à Paris de l'illustre polygraphe. Cela était réglé comme un phénomène astronomique. Et chaque été je gratifiais d'une bonne nasarde le prolifique chroniqueur du Temps. Il ne s'en portait pas plus mal. Il n'en perdait pas une ligne. En bon débutant naïf et cruel, je lui reprochais l'innanité de ses articles, passe-partout, la vanité de ses transitions olympiennes, la légèreté de son érudition d'anas et d'almanachs, l'infinité de ses dissertations hebdomadaires sur tout et sur rien.

Je suis plus juste, maintenant que le bonhomme est mort, accablé d'ans et de sinécures. J'ai retrouvé, il n'y a guère, un tome de ses Vies à Paris. Parole ! j'ai été très surpris d'y découvrir tant de choses documentaires, tant de prévisions, tant d'avertissements prophétiques... *Mea culpa ! Mea maxima culpa !*

Légitime héritier du titre et de la fonction, Abel Hermant nous présente, à son tour, le corbeillon fleuri de sa Vie à Paris. On saïta le sursis de son ironie et de sa sensibilité. Romancier savoureux, dramaturge puissant et original, rien ne lui échappe, et du décor et des histoires, dans la comédie humaine. Il note, avec la même attention, avec le même scrupule, et les péripéties des salons les plus hautains et le cri verdissant de la rue. Son style net et aigu, alerte, retourné, à la fois traditionnel et prime-sautier, enferrme, dans une formule définitive, l'imperceptible, le fugitif, cette poudre colorée et dansante qui donne l'illusion du renouveau dans le cimetière de la vie.

Je pourrais vous dire : « Demain, quand nos arrière-neveux vront admirer l'impassible visage de Paris la grand-ville, pendant la guerre, c'est au recueil d'Abel Hermant qu'ils auront recours ». Ce sont là des prophéties expédientes. A la vérité, nos descendants feront ce qu'ils voudront. En attendant, lisez et relisez la Vie à Paris. Pour si Parisiens soyez-vous, vous serez ébahis de voir, avec le guide Hermant, maints détails caractéristiques qui avaient échappé aux plus attentifs.

L'ACTE ADORABLE, roman, par Daniel Riche.

Aimez-vous, sans l'avouer, les romans fantastiques, diaboliques, romantiques, épiques, à horreurs mécaniques, dans le goût d'Anne Radcliffe et d'Alexandre Dumas ? Prenez l'Acte adorable, de Daniel Riche, et tirez le verrou. Vous en avez bien pour trois ou quatre heures de délicieuses angoisses : monarque lubrique, maîtresse fatale, reine bréhaïne, raison d'Etat, substitution d'enfant, sorcière, souterrain, murs qui s'ouvrent, poison, le fer, le feu, les révolutions, les tremblements de terre... toute la lyre !

Pour si gloutons soyez-vous de cauchemars, de savantes noircures, vous en aurez, j'en suis sûr, votre goulée de benace !

LE RÉVEIL DE L'ESPRIT, par Robert Valléry-Radot.

Le jeune auteur, qui prêche avec une si tumultueuse éloquence l'ordre, la méthode, la subordination rationnelle des idées, les disciplines, n'importe point le philosophe antique : il ne démontre point le mouvement, en marchant. Rien de plus ondoyant que le plan de cet inflexible. Tantôt il est littéraire et tantôt théologique. Dans son enthousiasme apostolique, il brouille à plaisir les préceptes divins et ceux de la rhétorique. Il exalte la croix avec une onction touchante, pour la brandir, un peu plus loin, à la façon, fort peu évangélique, de frère Jean des Entonneurs défendant la vigne de l'abbaye. Notre croix veut vaincre, convaincre... Peut-être serait-il plus habile en se contentant de persuader. Dieu ne défend pas les routes fleurées, témoin le miraculeux jardin des paraboles évangéliques.

Au reste, à quelque parti qu'on appartienne, on rendra justice au courage lyrique du jeune écrivain qui n'a pas craint de refaire, et dans les tranchées, un nouveau Génie du Christianisme. Quand parut le chef-d'œuvre de Chateaubriand, le malicieux abbé Morellet jugea cette apocryphe entièrement inutile : « En quoi, demandait-il, peut-elle servir la littérature ou la religion ? Fera-t-elle faire un beau poème ? Convertira-t-elle un incrédule ? » Le double miracle que n'accomplit point avec son génie Chateaubriand, l'héroïque Valléry-Radot pense-t-il le faire avec sa foi ?

QUATRE MÉDAILLES D'ARGILE, par Fernand Demeure.

Pétrées dans la boue sanglante des tranchées, ces quatre médailles sont des sonnets, des poèmes, des expériences mais sincères. A la manière des Triomphes de Pétrarque, ils célèbrent le baiser de la vie, le baiser de l'amour, le baiser de la gloire,

Le secret pour vendre mieux et meilleur marché est d'avoir acheté avant la hausse et de ne pas spéculer.

« Tommy », bottier, vous en donne l'exemple. Cinq et dix francs meilleur marché que n'importe où ! 1. rue de Provence, 23, rue des Martyrs et 81, passage Brady.

le baiser de la mort...

Le recueil est tout petit : c'est un grand mérite. Son titre est joli et modeste : *Médailles d'argile*. Qui empêchait, somme toute, notre poète-heros de se donner du bronze sur la couverture de son livre : Médailles de bronze ? Mais non, il est homme de goût, quoique lyrique. Il n'a pas dédaigné l'argile maternelle, rosissante et friable dont sont pétris et les dieux et les cruches.

UNE GRANDE BLESSÉE, pages de guerre d'une amoureuxse, par Shéridan.

Il se rencontrent, ils se discernent dans la cohue d'un bal masqué. Lui est beau, vigoureux, peintre. Elle est disponible — veuve ou divorcée d'un époux maladroit. Elle est neurasthénique, c'est-à-dire un peu lasse de sa vertu. Il la guérira... A peine commence-t-il la cure, qu'éclate la guerre...

Il part, au front... Elle demeure sans nouvelles... Elle le croit mort... Elle pleure... Non ! il vit... Elle rit... Il est prisonnier. On l'échange... Il est interné en Suisse. Elle y court... Ils y sont encore, je présume... Ils filent le parfait amour... Ils rattrapent le temps perdu... Cette histoire a deux cent trente-quatre pages... Sans trop nuire à l'intérêt, on pourrait peut-être alléger un peu.

Jean-Jacques BROUSSON.

Aurons-nous enfin un pain meilleur ?

Le sous-secrétaire d'Etat aux inventions, M. Breton, a chargé le laboratoire de physiologie du Muséum, dépendant de ses services, de s'occuper de l'importante question du pain actuel. Le professeur Lapicque et le docteur Legendre ont cherché un moyen simple et pratique d'améliorer notre pain.

Dans une note présentée hier par M. Maquenne à l'Académie des sciences, ils ont fait part du résultat de leurs recherches.

Avec une dépense insignifiante et sans rien changer au travail de la boulangerie, ces savants sont arrivés à faire un pain de farine blutée à 85 % et additionné de succédanés, conforme aux prescriptions actuelles et complètement débarrassé de toute acidité et de tout mauvais goût.

Le nouveau pain que l'on propose d'appeler le « pain français » est d'une conservation excellente et moist beaucoup moins que le pain actuel.

La documentation sur la guerre, la plus complète et la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

LA HERNIE N'EXISTE PLUS

pour celui qui adopte le Nouvel appareil sans ressort de A. CLAVERIE, le seul assurant une réduction intégrale et un soulagement absolu. Lire le Traité de la Hernie, envoyé gratis par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris.

AVANT L'HIVER faites votre comm. de 38 cm. à 135 fr. les 1.000 kil. rendu à dom. Société Forestière, 19, av. Gambetta, Montrouge, Seine.

ACCUMULATEUR POL pour lampe poche se recharge plus de 100 fois. Une charge donne même durée éclairage continu que 6 piles sèches. Notice franco. — CRISTEL, ingénieur, Rouen.

12. B. DES CAPUCINES Réparations immédiates

CET HOMME A DES DENTS EXCELLENTES

Servez-vous du DENTOL et vous aurez des dents aussi bonnes que lui.

Le Dentol (eau, pâte, poudre, savon) est un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable. Créé d'après les travaux de Pasteur, il ramollit les gencives et empêche la formation du tartre. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante. Il purifie l'haleine et est particulièrement recommandé aux fumeurs. Il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse et persistante. Le Dentol se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie et dans les pharmacies.

Dépôt général : Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris.

CADEAU Il suffit d'envoyer à la Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste en se recommandant d'Excelsior pour recevoir, franco par la poste, un délicieux coffret contenant un petit flacon de Dentol, une boîte de Pâte Dentol, une boîte de Poudre Dentol et un échantillon de Savon dentifrice Dentol.

Le gérant : VICTOR LAUVIGNON.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volument.

LES GARDIENS DE PRISON SE PLAIGNENT, EUX AUSSI, DE L'AFFAIRE ALMEREYDA

Les gardiens de prison sont tristes et mécontents. Leur métier est devenu plus sombre, à cause de l'affaire Almereyda. Ils se plaignent de l'injustice sévère dont on a fait preuve à leur égard. Ils souffrent de constater que l'opinion publique ne voit jamais qu'un côté des choses et que la presse se trouve fort empêchée d'en révéler tous les aspects.

Ne les a-t-on pas accusés collectivement de négligence et n'a-t-on pas été jusqu'à les soupçonner de pouvoir jouer des rôles odieux ?

A la suite des sanctions prises contre leurs collègues de Fresnes, quelques-uns se sont réunis et, dans la protestation de solidarité qu'ils ont rédigée, ils affirment qu'il est « matériellement impossible d'empêcher un détenu de se suicider ». En outre, ils se sont engagés à « soutenir pécuniairement les agents révoqués, et à avoir recours à tous les moyens pour les faire réintégrer dans leur emploi ».

Nous avons voulu nous procurer ce document, voir tout au moins son texte, mais c'est en vain que nous l'avons cherché à la Santé, au Dépôt et à la Conciergerie.

Le gardien de ce dernier lieu, interrogé au titre de président de l'« Association des gardiens de prison », nous a déclaré n'avoir pas été régulièrement saisi de cette protestation, qui peut être l'œuvre d'une section, et ne pouvoir par conséquent émettre aucun avis à son sujet. A-t-elle été formulée ? Peut-être, sans doute même, mais officiellement il l'ignore. Elle lui semble d'ailleurs assez inopportune en ce moment, alors que la justice instruit une affaire si délicate et si grave, si pleine de difficultés et si grosse de conséquences.

Nous n'avons pas insisté pour faire sortir ce fonctionnaire de sa réserve sévère, mais d'un autre côté, et même loin de là, il nous a été possible de recueillir l'opinion de quelques-uns de ses collègues.

Nous ne connaissons que l'esprit de cette protestation. Elle se base sur une évidente vérité : il est tout à fait impossible d'empêcher un détenu d'attenter à ses jours quand il en a l'intention arrêtée et que c'est devenu chez lui une idée fixe.

Il y a quelques années, Almereyda, soumis à la Santé au régime des détenus de droit commun, menaçait de se laisser mourir d'inanition si on ne le mettait pas au régime des détenus politiques auquel il avait droit d'après les faits ayant motivé son arrestation. Admettez que ce droit n'ait pas été reconnu. Comment aurait-on empêché ce prisonnier de mourir si cette « grève de la faim » avait mis ses jours en danger ? Aurait-on pu lui faire violence pour l'obliger à prendre des aliments et à les conserver ?

Quand on redoute le suicide d'un prisonnier, on place auprès de lui, dans sa cellule, un homme qui peut exercer une surveillance de tous les instants. C'est ce qu'on appelle un mouton. Il n'y en avait pas auprès d'Almereyda.

On a eu le tort de multiplier les hypothèses autour de cette mort. On a dit que le prévenu avait pu s'étouffer en se débattant dans une camisole de force. C'est impossible, et il semble, au surplus, à peu près certain que l'on n'a pas « camisolé » ce moribond. L'accessoire n'est pas fait pour protéger celui à qui on l'impose, et Almereyda était si faible et si connu dans les prisons que ses gardiens n'avaient rien à craindre pour eux-mêmes.

L'hypothèse du crime est encore plus absurde. Quel aurait été le meurtrier ? D'où serait-il venu ? Appartenant au personnel, à quel mobile aurait-il cédé ou à quels ordres aurait-il obéi ?

Reste l'homicide par imprudence. C'est un peu plus vraisemblable, mais il y aurait eu, dans ce cas, des cris, des appels, des témoignages. Si la justice n'a pas la clef de ce mystère, c'est sans nul doute parce qu'il n'y a pas de mystère.

On a pris des sanctions pour satisfaire l'opinion publique, mais nos collègues auront raison de ne pas vouloir du rôle de « guillotins pas persévérants ».

Les suicides ne sont pas rares dans les établissements pénitentiaires. On les passe sous silence parce qu'on sait que les gardiens font ce qu'ils peuvent dans un métier fort ingrat.

Et quelle injustice de comparer nos prisons à celles de la République des Doges ! On ne trouve pourtant rien à Fresnes qui puisse rappeler les puits et les plombs de Venise. Il n'y a pas le fauteuil destiné à ceux que l'on exécutait secrètement et l'on ne passe pas chez nous une cordelette au cou des prisonniers coupables de trahison ou de conspiration pour les étrangler à la mode turque.

Mes compliments : je vois que vous avez des lectures.

Il faut bien occuper ses loisirs. Silvio Pellico et Casanova de Seingalt intéresseront toujours les gardiens de prison. La lecture est d'ailleurs le seul moyen que nous ayons de nous évader à notre tour. Ne sommes-nous pas prisonniers jusqu'à notre retraite ?

— ROGER VALBELLE.

THÉÂTRES

La générale et la première d'aujourd'hui. — Aux Bouffes-Parisiens, cet après-midi, générale, et, ce soir, première de l'illusionniste, comédie-vaudeville en 3 actes et un prologue de M. Sacha Guitry.

La dernière de ce soir. — Ce soir, dernière du Paradis, à la Renaissance. Demain soir, première à ce théâtre de Vous n'avez rien à déclarer ? de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber.

Cet après-midi : Bouffes-Parisiens, 2 h. 15, générale de l'illusionniste.

Ce soir :

Th-Français, relâche ; jeudi, 7 h. 45, l'Étincelle, Polyvalente.

Opéra-Comique, relâche ; jeudi, 8 h., Werther.

Odéon, 8 h., Marie Tudor.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 15, l'illusionniste (Sacha Guitry).

Variétés (Gut. 09-92), 8 h. 15, Kit (Max Dearly).

Châtelet, relâche ; jeudi, 8 h. 45, Dick, roi des chiens policiers.

Gymnase, 9 h. 45, les Deux Vestales.

Vauvilliers, 8 h. 30, la Revue.

Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son filleul.

Ambigu, 8 h. 30, le Maître de forges.

Antoine, 8 h. 25, M. Bourdin, professeur.

Renaissance, 8 h. 30, le Paradis (dernière).

Porte-Saint-Martin, 8 h., le Chemineau.

Edouard-VII, 8 h. 45, la Folle Nuit ou le Dérivatif.

Femina, 8 h. 45, Hello, Boys !

Grand-Guignol, 8 h. 30, la Petite Maud.

Scala, 8 h. 20, le Sursis.

MUSIC-HALLS

Ambassadeurs, 8 h. 30, la Grande Revue.

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

Des cartes de charbon ont été distribuées hier

La distribution des cartes de charbon a été commencée hier matin dans divers quartiers de Paris.

Seules ont été jusqu'à présent remises aux concierges des immeubles les cartes destinées aux personnes non abonnées au gaz.

Avis aux automobilistes

Le préfet de police rappelle aux propriétaires et conducteurs de voitures automobiles civiles qu'il est formellement interdit de circuler, dans les départements de Seine et Seine-et-Oise, sans être dûment muni d'un sauf-conduit réglementaire délivré par le service de la circulation de la Préfecture de police.

Pour les personnes résidant dans le département de la Seine, un contrôle est, du reste, assuré par l'autorité militaire pour relever les contraventions.

A L'OLIVIER ROMAIN. Huile d'Olive gar. pure. l'estagnon 38 fr. ; extra-vierge 40 fr. franco contre remboursement. A. Carrier, 3, passage Ribet, Tunis

faits pour ça. Vous dites qu'il y a un ordre du ministre ? C'est possible, en effet, mais le ministre donne des ordres et il faut que les sous-marins boches laissent la possibilité de les exécuter. Il y en a beaucoup en ce moment et nous sommes très occupés.

Je demandai poliment quelles étaient les heures consacrées à la chasse aux sous-marins boches, afin d'en profiter pour sortir avec mon Dieu-Merci. Cette humilité fut prise pour de l'ironie et faillit tout gêner. Autour du commandant les aviateurs et les aérostiers murmuraient. Mais il coupa court en disant d'un ton décidé : « Allez ! nous sortons demain matin à cinq heures ! » — « Allons-y ! Ça y est ! » répétèrent les autres d'un ton de grande résolution. Et ils montèrent dans leur auto ronflante, de l'air farouche de gens qui vont mettre ordre à leurs dernières affaires.

Le lendemain matin, au jour, je dormais dans la passe avec le Dieu-Merci. Bientôt après, je fus dépassé par mon escorte aérienne : un dirigeable et deux hydravions. Tout alla bien d'abord ; ils exploraient la mer en avant de ma route, à droite et à gauche.

J'étais à peu près tranquille, bien que le passage fût mauvais. A midi, nous étions à une trentaine de milles de terre. Tout à coup, il y eut un grand remue-ménage en l'air. Le ballon se mit à lancer des bombes à l'eau et les hydravions à tourner en jetant, eux aussi, des pétards. Je m'écartai prudemment, mais presque aussitôt mon télégraphiste m'apporta un message, — car, dans les derniers temps, on avait installé la T. S. F. sur le Dieu-Merci. Ce message venait du ballon et disait : « Nous avons coulé un sous-marin. Je respire. Ma joie ne fut pas de longue durée. A peine mon escorte s'élevait-elle triomphalement éloignée que le sous-marin sortit son nez de l'eau et se mit tranquillement à canonner le pauvre Dieu-Merci. La vieille barque ne fut pas longue à démôler. Aux premiers obus, les caisses de cognac avaient pris feu dans la cale. Nous eûmes juste le temps d'amener les radeaux à la mer. Et voilà !... J'étais à l'eau depuis soixante heures quand vous m'avez repêché ! Et mes pauvres compagnons !... Hélas !... »

Aristide, épuisé, avala parmi ses larmes une autre rasade de vin blanc gommé. — J'ai sauvé ma montre et quelques facons de Château-Yquem, auxquels je tiens, et mon argent que j'ai toujours sur moi. Mais j'ai le cœur brisé ! J'aimais ce vieux bateau, où j'ai fait fortune, et mes matelots... Maintenant c'est bien fini ! Coulé quatre fois, c'est trop ! Je ne navigue plus. Mettez-moi à terre, mylord.

Je vais relâcher à Leixœs, exprès pour vous, dit avec affabilité lord Hurricane. Votre histoire de ballon est curieuse, mais non pas unique. Si tous les sous-marins qu'on a coulés étaient au fond, il ne nous resterait vraiment plus rien à faire.

A. LARISSON.

LE FILM "FORFAITURE" MONTE SUR LA SCÈNE

Forfaiture, le film triomphant qui épuisa l'enthousiasme des foules devant les écrans des deux mondes va renaître sous une forme nouvelle et tout au moins inattendue : Forfaiture va devenir un opéra-comique, adapté par MM. André de Lorde et Paul Milliet, musique de M. Camille Erlanger.

Jusqu'ici c'étaient les pièces de théâtre ou les livres qui inspiraient les films.

Certes, Forfaiture était un admirable film. Tout y était conçu, machiné, truqué pour l'effet visuel, mais pour l'effet visuel seul, et cela fut justement la raison de son succès. MM. de Lorde et Milliet sont gens à se rendre compte, comme nous, que le livret se résume en une assez banale histoire dont la seule nouveauté consiste dans la marque au fer rouge. Mais les figures des juges dans le tableau de la cour d'assises, mais les attitudes du Japonais, mais l'épaulé nue de la femme grésillant sous le sceau brûlant, voilà de bon cinéma.

Tout cela nous donnera-t-il de bon théâtre ? C'est ce qu'il est assez difficile de prévoir.

Aussi suis-je allé le demander à notre éminent confrère Tristan Bernard, qui, lors de la dernière assemblée des auteurs, leva bien haut l'étendard cinématographique et se fit le champion de cette forme nouvelle de l'art dramatique.

Pourquoi, me dit-il, ne tirerait-on pas un opéra ou une tragédie de Forfaiture ? Il y a là-dedans trois personnages bien « typés », dont au moins est curieux et intéressant, et puis la mise en scène est toute faite, et puis la publicité aussi... Pourquoi diable voudriez-vous que nos auteurs se privassent de semblables atouts ?... D'ailleurs, vous connaissez mon opinion sur le cinéma. On l'a trop considéré jusqu'ici comme un sous-produit, un résidu de fabrication du théâtre, et ce n'est pas ainsi qu'il faut juger l'art nouveau qui surgit brusquement dans le domaine dramatique. Je suis, a priori, pour la séparation très nette entre les deux genres et, partant, je juge que nous devons travailler spécialement pour chacun d'eux.

« Il est cependant des cas où ces deux genres peuvent avoir des points communs. »

— Et Forfaiture vous semble être de ce genre-là ?

— Pourquoi pas ? Les auteurs sauront y mettre ce qui lui manque en gardant ce qu'il y a.

« Il est certain que de Lorde, le spécialiste, saura manœuvrer le cachet brûlant d'émouvante fausse, et la grillade suante sans doute au grand musicien Erlanger des harmonies déchirantes. »

Mieux encore, on songe à lui pour jouer le rôle de l'amiral japonais dans la Veillée d'armes, la belle pièce de Farrère. Mais c'était du théâtre, cette fois. Il fallait parler et on fut obligé de reconnaître que le mime de cinéma serait un acteur insuffisant.

Qu'on ne cherche aucunement dans cette petite histoire la moindre allusion à la carrière nouvelle de Forfaiture, — JULES CHANCEL.

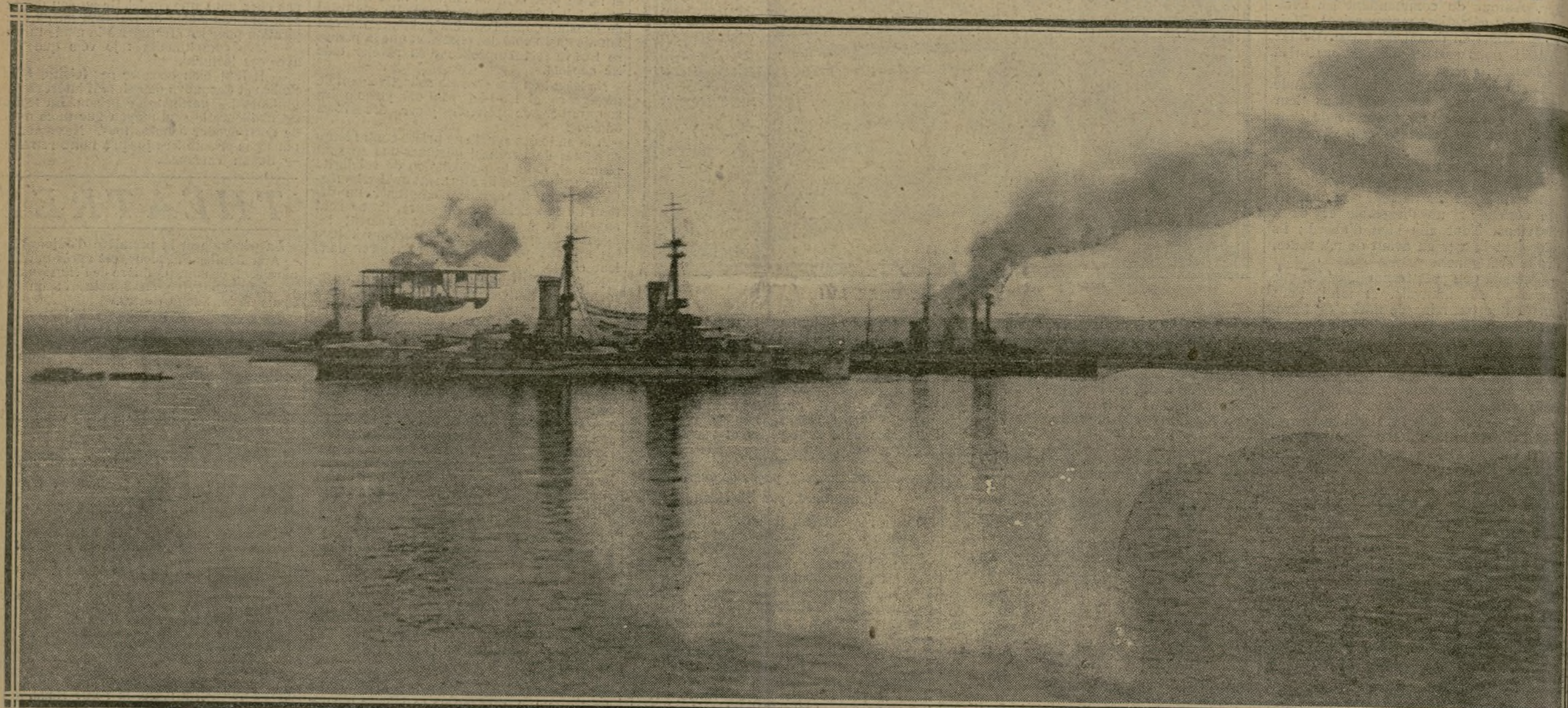
POUR SE RASER
le meilleur procédé c'est la merveilleuse et célèbre
Crème ASTOR

Gros Tube... 1 fr. 25
Franco... 1 fr. 45
Tube moyen... 0 fr. 65
Franco... 0 fr. 75
En vente chez les Parfumeurs, Coiffeurs, Pharmaciens et Gds Magasins.

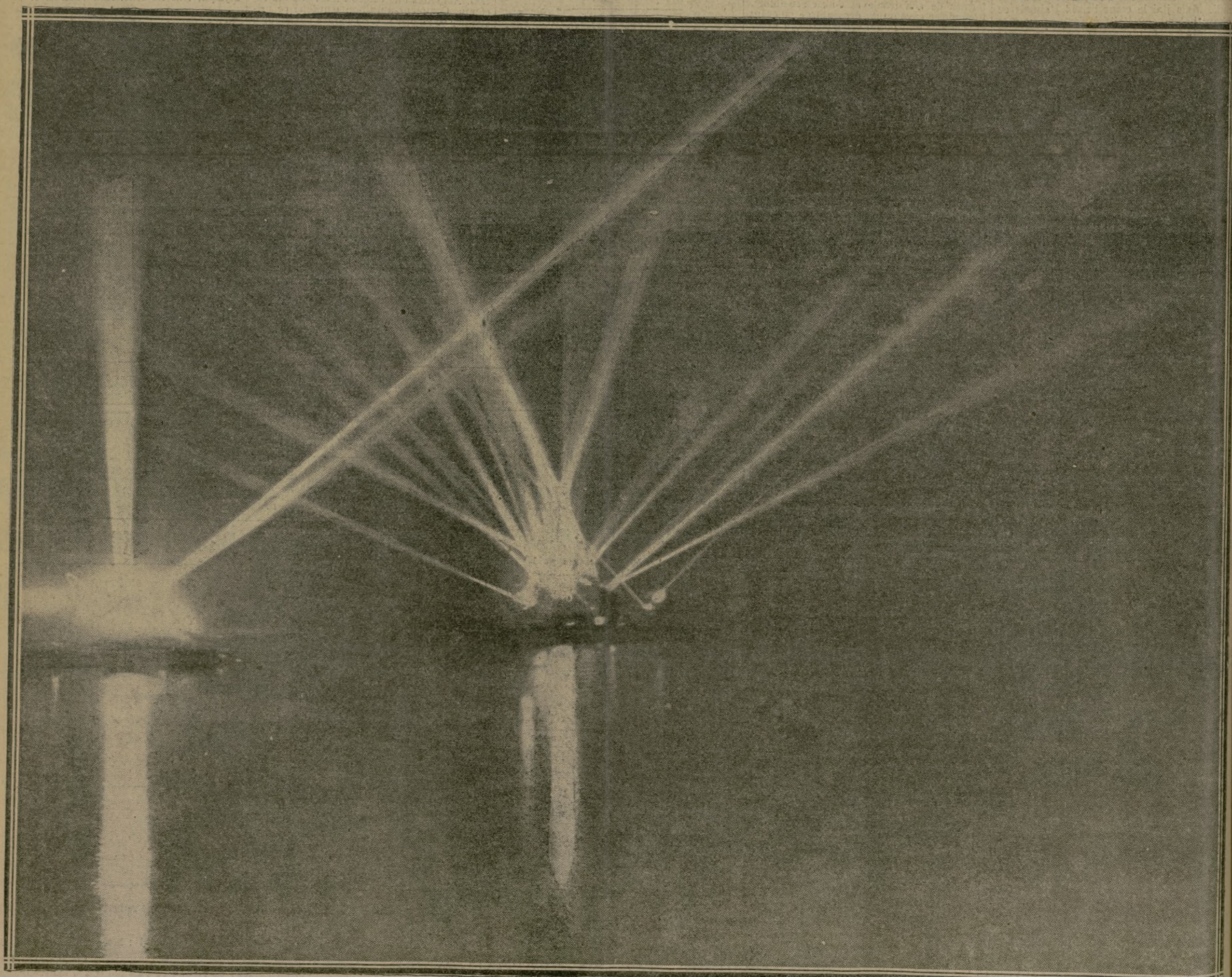
EXCELSIOR

POUR SE RASER La Crème ASTOR
EST LE PROCÉDÉ LE PLUS COMMODE, LE PLUS HYGIÉNIQUE ET LE PLUS ÉCONOMIQUE
Exigez bien la Marque ASTOR.

LE ROLE DE LA MARINE ITALIENNE DANS LA BATAILLE DU CARSO



UN HYDRAVION SE DÉTACHE DU PONT D'UN DREADNOUGHT POUR EFFECTUER UNE RECONNAISSANCE DE PROTECTION



DES AVIONS AUTRICHIENS SONT SIGNALÉS. L'ALERTE EST DONNÉE ET LES PROJECTEURS DES CUIRASSES FOUILLENT LE CIEL
La marine italienne coopère activement aux opérations engagées par les troupes du duc d'Aoste pour la conquête du formidable massif de l'Hermada, clef de Trieste. Des moniteurs et des canons installés sur des pontons bombardent, du golfe de Trieste, les centres de résistance des Autrichiens. De flottilles d'hydravions règlent les tirs et assurent une vigilante et efficace protection sous-marine, cependant que cuirassés et torpilleurs sont prêts à barrer la route aux tentatives de sortie que pourrait faire la flotte ennemie.